

# REVUE POLITIQUE·ET·LITTÉRAIRE REVUE BLEUE

EUGÈNE YUNG · FONDATEUR · 1863

BnF · Partenariat

DIRECTEUR PAUL GAULTIER



N° 17

63<sup>e</sup> ANNÉE

5 SEPTEMBRE 1925



## HANS DE BÜLOW

C'est une existence tourmentée et douloureuse que celle de Hans de Bülow dont la correspondance avec Wagner vient d'être traduite par les soins de M. Khnopff.

Appartenant à une famille de vieille noblesse, poussé d'autre part vers les arts et spécialement vers la musique par une sorte d'ardente nostalgie, il rencontre sur sa route Wagner à l'heure où il lui faut prendre les grandes résolutions qui vont décider de l'orientation de sa vie. Il est ébloui, fasciné par ce génie prodigieux dont il sent pleinement la grandeur unique. Il a vingt et un ans, il est ardent, idéaliste, épris d'art. Son père et sa mère combattent sa résolution de se consacrer à la musique; ils voudraient le voir continuer ses études de droit et entrer dans le barreau ou dans la diplomatie. Le jeune Hans est sur le point de se résigner : il écrit à Wagner une lettre où il lui confie mélanoliquement « la cruelle nécessité d'entrer les yeux ouverts dans une carrière qui lui répugnait et de se jeter, pour toute son existence, dans un désaccord moral qui briserait son âme. » Wagner s'indigne de la contrainte que l'on exerce sur le jeune homme : « Le déchirement et le chagrin avec lesquels il s'était adressé à moi, racontent les Mémoires, me donnaient le droit de lui faire comprendre qu'il ne s'agissait pas seulement de sa future profession, mais de toute sa vie intellectuelle et morale. Je lui expliquai ce que je ferais à sa place si je sentais en

moi une impulsion irrésistible vers la carrière des arts, et que je fusse prêt à surmonter les plus grandes difficultés et même les désagreements d'une brouille de famille. Plutôt que de m'engager dans une voie fausse, je n'hésiterais pas à prendre une résolution extrême et à accepter la main qu'on me tendrait comme je lui tendais la mienne. » Cette missive est remise directement à Hans par un de ses intimes, Carl Ritter, qui le fait appeler et l'emmène dans la campagne pour lui faire lire la communication de Wagner. « Sur l'heure et tel qu'il était, Hans se décida à partir. Par la pluie et le vent, et la saison étant très rude, sans argent aussi, les deux amis firent le voyage jusqu'à Zurich à pied. Et un beau soir, ces jeunes gens entraient chez moi, exaltés, aventurieux et portant sur leurs vêtements les traces de leur longue expédition pédestre. Ritter rayonnait de joie d'avoir si bien réussi dans sa mission et le jeune de Bülow me témoigna une reconnaissance passionnée. » Tout de suite Bülow se lançait dans la carrière d'artiste : il débutait comme chef d'orchestre, sous le patronage de Wagner, au théâtre de Zurich, puis, peu après, au théâtre de St-Gall. En 1851, il se rendait chez Liszt à Weimar. Le sort en était jeté : Bülow était irrésistiblement attiré dans la sphère d'influence des deux grands « surhommes » de la musique moderne. Il devait expérimenter à ses dépens la vérité de l'antique adage qu'il est périlleux pour

un simple mortel de s'asseoir à la table des dieux.

Bülow, au fond, n'appartenait pas à la même race qu'eux. Certes il les égalait largement par la noblesse d'âme, par le désintéressement artistique, par l'enthousiasme pour la beauté. Il était un pianiste excellent et un chef d'orchestre supérieur. Mais il n'était ni un virtuose gé-nial comme Liszt, ni un titan prodigieux comme Wagner. Il n'avait pas ce pouvoir « démonique » qui remue et dompte les foules, ni cet instinct créateur qui entraîne irrésistiblement celui qui en est possédé, ni cet égoïsme sacré qui permet à l'artiste-né de poursuivre sa route sans se laisser arrêter par aucun obstacle ni par aucun scrupule. Il dut reconnaître très vite qu'il n'était pas de l'espèce des grands « constructeurs ». Doué d'une haute intelligence, d'un esprit brillant et sarcastique, d'une imagination ardente, il ne sentait pas en lui la puissance de réaliser ses hautes conceptions. Il lui fallut se contenter d'être l'interprète fidèle de la pensée des autres; il passa sa vie à se dévouer au génie d'autrui, à présenter au public sous une forme parfaite les œuvres des grands maîtres, à être le reflet d'individualités plus robustes et qui le dépassaient. Wagner voyait en lui le successeur le plus hautement qualifié de Liszt. « Bülow seul, disait-il, était capable de nous présenter, en des exécutions publiques, un Bach authentique ou le vrai et grand Beethoven, et d'entraîner à sa suite des auditoires subjugués. » Il est douteux que Bülow ait trouvé dans ce rôle une satisfaction complète. Il y avait en lui quelque chose de tendu, d'excessif, d'exalté qui laissait deviner qu'il souffrait de la disproportion qu'il percevait entre les rêves grandioses de sa fantaisie et son impuissance créatrice. Tout jeune déjà il écrivait : « Je ne vivrai pas longtemps et c'est pourquoi aussi je veux vivre une existence qui me paraisse digne d'être vécue. Je ne veux pas être emprisonné dans une vie qui me paraîtrait dix fois plus odieuse et haïssable que la mort la plus amère, en qui je reconnaissais au contraire une amie. » Il n'est pas téméraire de penser que sous les saillies de son humour violent et bizarre, Hans de Bülow dissimulait le sentiment douloureux d'une insuffisance que sa fierté lui défendait de laisser voir à qui que ce fût.

Envers Wagner son dévouement était sans bornes. Bülow est le confident, l'ami, toujours prêt à seconder en toutes choses les projets du

maître, le collaborateur sûr dont on réclame les services en toute occasion. Qu'il s'agisse de mettre au net, acte par acte, le livret de *Tristan*, de jouer pour le maître et ses amis les difficiles arrangements du *Ring*, de réduire pour le piano la partition de *Tristan*, d'aider Wagner à organiser ses concerts à Paris en 1860, de travailler à la diffusion de l'œuvre wagnérienne, toujours Hans de Bülow est là, infatigable de complaisance et de dévouement. Quand Wagner devient en 1864 l'ami du roi de Bavière, Bülow est aussitôt appelé à Munich, d'abord comme pianiste du roi, puis en 1867 comme chef d'orchestre et directeur de l'Ecole de musique. C'est lui qui en 1865 dirige les répétitions de la première de *Tristan* à Munich et en 1868 celles des *Maîtres Chanteurs*. Bref Bülow est sans contredit l'artiste qui, avec Liszt, a le plus fait, dans les plus dures années de lutte, pour imposer en Allemagne la gloire de Wagner et faciliter au public l'intelligence de son œuvre.

On sait quelle fut la récompense de ce dévouement.

Bülow avait épousé la fille de Liszt et de Mme d'Agout, Cosima. Or ce mariage s'était très vite avéré comme une erreur. En donnant son nom à la fille naturelle de son maître et ami et en lui assurant ainsi une situation « régulière », Bülow accomplissait un acte de dévouement : il s'acquittait d'une dette de reconnaissance et donnait à Liszt une grande satisfaction et un apaisement qui lui était doux. Mais Cosima n'était pas faite pour une union de ce genre. Comme Liszt et comme Wagner, elle était une personnalité « souveraine », qui dépassait de beaucoup Hans de Bülow par sa volonté de puissance et sa vitalité. De bonne heure elle se sent irrésistiblement attirée vers Wagner dont le génie lui avait été révélé par son père. Il lui laisse une impression ineffaçable lorsqu'elle le rencontre pour la première fois à Paris en 1853. Elle se rapproche de lui lors d'une visite que, au cours de son voyage de noces, le jeune couple de Bülow fait à Wagner dans son « Asile » de Zurich en 1857, au moment de la conception de *Tristan* et peu avant la catastrophe qui amène Wagner à quitter la Colline Verte. Elle eut à ce moment la sensation vivante tout à la fois de la grandeur du génie de Wagner et des souffrances que lui apportent les misères de son existence quotidienne. Peu à peu germa et grandit en elle la conviction qu'elle était appelée à soulager sa détresse et à lui ap-

porter ce bonheur domestique après lequel il soupirait en vain. « Je comprends de moins en moins, écrivait-elle plus tard à un ami, comment un être tel que Wagner a pu être précipité dans notre monde actuel; et je me réjouis d'une seule chose, c'est d'être parvenue à cette intuition. Elle m'a montré ma voie et je ne pense plus désormais à rien d'autre qu'à l'accomplissement de cette mission où repose pour moi tout bonheur. » Lorsqu'elle rencontre de nouveau Wagner à Biberich en 1862, leur intimité se resserre, encore que, entre eux deux, tout soit encore « silence et mystère ». C'est l'année suivante seulement que, pendant une rapide visite que Wagner fait aux Bülow à Berlin, le 28 novembre 1863, au cours d'une tournée de concerts, la lumière se fait en eux : « Bülow ayant à s'occuper des préparatifs de son concert, racontent les Mémoires, je me promenai seul dans une belle voiture avec Cosima. Alors le silence remplaça les badinages; les yeux dans les yeux, nous nous sentions vaincus par le désir impérieux de nous avouer la vérité; nous n'avions pas besoin de parler pour comprendre le malheur infini qui nous accabliait. Cet aveu muet nous soulagea. Un apaisement profond nous permit d'assister sans oppression au concert... Après une nuit passée chez les Bülow, je poursuivis mon voyage. En quittant Cosima, je me rappelai l'adieu si émouvant qu'elle m'avait fait à son départ de Zurich. J'avais l'impression que le temps écoulé depuis lors n'était qu'un mauvais rêve qui disparaissait sous les sensations de ces deux jours mémorables et décisifs de mon existence. Si autrefois la crainte mystérieuse d'être incompris m'avait forcé au silence, aujourd'hui, il m'était tout aussi impossible de rendre par la parole ce que nous nous étions dit par le silence. »

Le séjour que Cosima fait avec ses deux filles chez Wagner à Starnberg, peu de temps avant la nomination de Bülow à Munich, amène la crise. L'aveu jaillit et Cosima se donne à Wagner. Bülow cependant ignore tout et rien ne lui ouvre les yeux. Pendant le séjour de Wagner à Munich, Cosima tient auprès de lui le rôle de maîtresse de maison : elle a chez lui un salon et un cabinet de travail; elle reçoit les visites, préside aux réceptions, tient la correspondance, gagne la confiance du roi de Bavière. Bülow, dans la droiture et la générosité de son cœur, approuve cet arrangement : tandis que lui-même se dépense sans compter pour la gloire artistique de Wagner, il trouve naturel que sa

femme s'applique à faciliter au maître la vie de tous les jours. Il ne veut pas croire à une trahison possible. Lorsque, le 10 avril 1865, pendant la première répétition d'orchestre de *Tristan* que dirige Bülow, Cosima donne le jour à une fillette, Bülow peut encore s'en croire le père et écrit à un ami à Iéna : « Sûr de la part que vous prendrez à cet événement, je me permets de vous informer que ce lundi 10, je suis pour la troisième fois devenu mère comme disent les Berlinois quand il leur naît des filles. L'enfant (qui se nommera probablement Isolde) est très vigoureuse. » Wagner est parrain de la fillette : il ne peut officiellement revendiquer d'autre titre. L'opinion publique munichoise, cependant, après avoir réussi à éloigner Wagner de la capitale et du roi, se déchaîne aussi contre ses créatures, contre les « aventuriers » qu'il a installés à la cour, — en première ligne contre Hans de Bülow. Le *Volksbote* étale devant le public les « révélations » les plus scandaleuses. Bülow provoque le rédacteur en duel et porte contre le journal une plainte en diffamation. Cosima et Wagner cependant ont arrêté leurs dispositions : il est entendu entre eux que, dans le courant de l'été, Cosima quittera son mari pour se fixer définitivement auprès du maître. Vers la mi-mai 1866, elle met ce projet à exécution et se rend chez Wagner à Tribschen avec ses enfants. Peu après son départ, une lettre de Wagner pour elle est apportée à son domicile. Bülow l'ouvre, pensant qu'elle contenait peut-être des communications qu'il devrait immédiatement télégraphier à sa femme. Ce qu'il lit le remplit d'effroi et lui ouvre enfin les yeux. Après avoir adressé au roi une lettre de démission, il accourt à Tribschen pour provoquer l'explication nécessaire. Mis en présence de la vérité, il accepte l'idée d'un divorce, mais demande que, par égard pour lui et pour l'opinion, Cosima se rende auprès de son père et ajourne à deux ans son union avec Wagner. Les amants lui refusent même cette concession : rien ne peut les décider à une séparation : ils revendentiquent hautement la responsabilité de leur acte et acceptent d'en supporter toutes les conséquences; l'ami est impitoyablement sacrifié. Bülow n'a plus rien à espérer. Du moins voudrait-il encore, si possible, éviter le scandale public. Il prolonge pendant plus de deux mois sa visite à Tribschen dans le dessein de réfuter ainsi les commérages de Munich. Puis il se rend à Bâle pour l'hiver, laissant chez Wagner sa femme et ses enfants. Pendant des années encore on le voit

maintenir, même vis-à-vis de ses amis les plus intimes, la fiction que son mariage avec Cosima subsiste toujours. En 1867 il accepte de revenir à Munich comme chef d'orchestre royal et directeur de l'Ecole de Musique. Pour éviter un scandale qui eût indisposé le roi et rendu impossible à Bülow la continuation de son apostolat wagnérien, Cosima consent même à ce moment à se séparer encore une fois de Wagner et à partager à Munich la demeure de Bülow. C'est sous la direction de Bülow que sont données les auditions solennelles de *Tannhäuser* et de *Lohengrin* et enfin, le 21 juin 1868, la première des *Maîtres Chanteurs* qui est pour Wagner l'occasion d'un triomphe sans précédent. Mais ce triomphe même provoque dans l'opinion une recrudescence d'animosité contre le chef d'orchestre dont le dévouement avait si puissamment contribué à cette nouvelle victoire de l'art wagnérien. Les journaux de Munich reprochent à Bülow de devoir sa situation à sa « complaisance » de mari. Wagner rompt alors définitivement tous les liens qui le rattachent à la capitale bavaroise et se retire de nouveau à Tribschen, conviant Cosima à le suivre dans cet asile pour échapper à « l'enfer munichois ». Elle répond à cet appel le 5 août et rend ainsi le scandale irréparable. Liszt, qui s'était efforcé d'arranger les choses à l'amiable, cesse dès lors pendant plusieurs années toute relation avec sa fille et Wagner. En vain Bülow, qui n'abandonne toujours pas l'espoir d'un revirement, attend quelques mois encore avant d'entamer l'action en divorce. Sa situation à Munich est devenue intenable; il lui est désormais impossible de continuer à se faire le champion de l'art wagnérien en Allemagne. En juin 1869 enfin, il clôture une reprise de *Tristan* sa carrière de chef d'orchestre à Munich, il renvoie à Cosima à Tribschen les deux filles qu'il avait eues d'elle, et prend tout seul le chemin de l'exil. « Ma femme s'est séparée de moi, écrit-il le 24 juillet à un ami, et s'est fixée définitivement en Suisse avec les enfants. La joie de vivre, l'élasticité, l'énergie ont décliné en moi jusqu'à la dépression nerveuse totale. Conserver plus longtemps la situation artistique si brillante que j'avais obtenue à Munich grâce à l'amitié de Wagner est devenu pour moi une impossibilité morale et d'ailleurs aussi matérielle. »

Le 18 juillet 1870, le divorce était prononcé, aux torts de Cosima qui était condamnée à une amende se montant au quart de sa fortune et aux frais du procès.

Bülow sortait brisé de ce conflit, broyé entre deux volontés d'acier contre lesquelles sa nature chevaleresque et droite ne pouvait rien. Il souffrit plus sans doute de la trahison de l'ami que de l'infidélité de la femme. Il lui fut très dur d'être traité de la sorte par celui dont il avait fait son dieu et de devoir renoncer à un apostolat où il avait mis le meilleur de lui-même. Sut-il s'élever jusqu'à la sereine résignation du roi Mark et se courber sans révolte devant la « fatalité » qui lui enlevait du même coup sa femme et son ami? On ne sait. Mais il ne chercha pas à tirer vengeance du tort qui lui avait été fait. Il se borna à adopter une attitude d'ironique détachement : « N'ai-je pas montré, écrivait-il en 1870, que je n'avais pas l'ombre de talent pour le mariage? Après un pareil fiasco, comment songer à une nouvelle édition? Madame de Bülow numéro 1 était beaucoup trop grande pour moi; je veux dire aussi par la taille. »

On voudra bien me tenir quitte de tout « jugement » sur ces faits que j'ai exposés tout objectivement et qui parlent assez par eux-mêmes. Il est trop évident que les acteurs de ce drame sont des êtres d'exception qui se meuvent « par delà le bien et le mal », des créatures « démoniques » selon la formule de Goethe, qui sont ce qu'elles sont en vertu d'une loi immuable et nécessaire. Il serait tout à fait vain et un peu ridicule de prétendre savoir ce qui est permis et défendu à un Wagner et à une Cosima, de mesurer leurs actes à l'aune de notre morale bourgeoise, de les absoudre ou de les condamner au nom de conventions au-dessus desquelles ils se sont délibérément placés. A ceux qui seraient tentés de s'indigner de cette histoire d'amour humaine, trop humaine, je conseille toutefois de relire les souvenirs du jeune Nietzsche sur l'« idylle de Tribschen » et surtout de songer à l'œuvre formidable que Wagner sut accomplir aux côtés de Cosima — les *Maîtres Chanteurs*, l'achèvement du *Ring*, l'édification du théâtre de Bayreuth, les représentations solennelles de *l'Anneau*, *Parsifal*... — et de se demander : « Ceci ne compense-t-il pas cela? »

Et puis — la justice des choses n'a-t-elle pas des retours imprévus? Au moment même où Bülow, le triste vaincu, disparaissait de l'horizon de Wagner, un nouvel apôtre du wagnérisme — le plus grand de tous, Nietzsche, — surgissait de l'obscurité. Lui aussi fut attiré, charmé, envoûté, par le « grand magicien » et sa compagne; Tribschen, qui vit l'immolation

du pauvre Bülow, resplendit dans les souvenirs de Nietzsche comme l'Ile des Bienheureux. Puis il dut connaître à son tour le terrible égoïsme du génie. Le jour où il apparut qu'il entendait être lui-même et non l'instrument docile de Wagner, il encourut lui aussi l'excommunication. Et Cosima le raya dédaigneusement du nombre des vivants par la sentence mémorable : « Ce jeune homme était si modeste; c'est dommage qu'il soit tombé malade si tôt. » Cette fois, elle n'avait pas vu clair. Wagner s'était heurté à un titan du même rang et aussi dur que lui. Le choc fut rude. Le *Cas Wagner* le fit bien voir. Bülow put encore le lire. Comprit-il qu'il était vengé : sous le marteau du terrible briseur d'idoles, la statue triomphale du maître de Bayreuth avait rendu un son creux dénonçant que le métal n'était pas pur de tout alliage...

Henri LICHTENBERGER.

*Professeur à la Faculté des Lettres de Paris.*

## LETTRES A HANS DE BULOW

*(Décembre 1851 ou janvier 1852)*

Mon bon Hans,

Ta lettre m'a beaucoup touché. J'espère que tu t'es tranquillisé à propos de ma rudesse; vois-y, tout simplement, un moyen quelque peu vif de t'arracher finalement une véritable lettre. Tel était, en réalité, mon but, maintenant atteint. Au surplus, j'étais vraiment irrité. Vous ne savez pas combien il m'est nécessaire de rencontrer de la sympathie au dehors! Je vis ici réellement trop solitaire et notamment en ce qui concerne le côté artistique de mon être. Le fait que je doive toujours me contenter d'écrire, sans jamais rien entendre ni voir de moi, me condamne à un sort encore plus atroce que Beethoven n'en eut à supporter, à cause de sa surdité. Dépourvu de tout stimulant du monde tangible, toujours réduit à me nourrir de ma propre substance, j'ai besoin, pour pouvoir maintenir quelque peu mon énergie vitale, des relations les plus actives et les plus encourageantes avec l'extérieur : d'où m'arriverait donc encore, finalement, le désir de communiquer le tréfonds de mon être, si je rencontrais partout le silence autour de moi! La circonstance que tu combats en ma faveur dans les revues peut certainement — surtout à raison de tes jolis débuts — me divertir, mais aucunement

me consoler : le Wagner, tel qu'il apparaît dans les revues, diffère absolument du véritable, du nécessaire Wagner d'ici.

Le premier appartient déjà au passé, ne représente qu'une figure dessinée sur du papier; tandis que l'autre est un être existant, en proie à la tristesse, inassouvi, appartient au présent! Il me semble qu'aucun de vous ne comprend combien je suis malheureux, que mon art provient uniquement de ma détresse et que vous trouvez seulement plaisir à mon infélicité.

Ce n'est pas ton omission d'exécuter mes ordres, mais, d'une façon générale, le fait que tu ne m'écrivais point, qui causait mon irritation. Ne l'oublie pas, à l'avenir; écris-moi fréquemment et notamment à ton sujet. Une recommandation : ne te préoccupe jamais de l'affranchissement; les Ritter sont à ce point généreux vis-à-vis de moi, qu'ils me mettent parfaitement en situation de toujours payer le port de tes lettres, même si tu en expédias plus d'une par semaine. Donc, n'impose aucun sacrifice à ta bourse modeste!

Je suis, de nouveau, très déprimé moralement (comment pourrait-il en être autrement pour un être humain condamné à ne vivre qu'en pensée, jamais en réalité?). Je ne t'en écris pas plus à ce sujet, aujourd'hui : il y a, cependant, une chose, que je tiens pour importante, — ton attitude à l'égard de Liszt, en ce qui concerne Berlioz.

Tu écris :

« ... Et je suis, à présent, forcé d'exprimer ouvertement mes plus vives sympathies pour Berlioz et son œuvre; je devrai faire l'éloge de son opéra, etc., etc., parce que *j'ai pour obligation, maintenant, de soutenir Liszt dans tout ce qu'il entreprend.* »

Uniquement par amour pour toi, je te crie : « Non, tu ne le dois pas! » Je ne connais qu'un seul vice : le manque de sincérité et la lâcheté; une seule vertu, la franchise et le courage! Garde-toi cher Hans, de prendre comme base de tes jugements la politique : le seul résultat, dans ce cas, c'est que, dès maintenant, tu souffriras sans aucune consolation; mais si tu cesses de souffrir, tu es aussi indigne. Tu penses que, pour arriver à un but finalement louable, il s'agit de me frayer la voie vers celui-ci : c'est un raisonnement foncièrement faux; il ne peut illusionner qu'un esprit faible. Par de mauvais moyens, jamais un but louable ne sera atteint; il vaudrait mieux adopter la maxime des Jésuites : « Qui veut la fin veut les moyens. » Les moyens que Liszt emploie à présent doivent produire des résultats absolument opposés à ceux qu'il poursuit ; les représentations d'œuvres de

Meyerbeer et de Berlioz ne peuvent amener qu'une nouvelle confusion dans l'opinion du public à mon sujet et, d'une façon générale, au point de vue du goût. Tout ce qu'il a fait pour moi jusqu'à présent risque d'être ainsi réduit à néant. Quiconque veut favoriser mes vues ne pourra le faire qu'en exposant délibérément les différences fondamentales qui les séparent de toutes autres, avec l'objectif de démontrer que celles-ci sont fausses et ne méritent aucune propagande. Liszt ne pourrait m'être utile par l'exécution d'œuvres de Berlioz, etc., que s'il déclare, en même temps : « Voyez, voilà ce que Wagner ne veut pas, et cela pour telle et telle raison, dont vous devez vous rendre compte et que vous devez comprendre. » Pareil procédé serait au plus haut point impraticable, cruel, vis-à-vis d'autrui, et tout au moins absolument incompréhensible. Toutefois, ce n'est pas cela, que veut Liszt ; il ne perçoit pas encore clairement l'énorme différence qui existe entre moi et Berlioz, etc., etc. Je ne puis lui en vouloir d'aimer Berlioz (à moi-même il ne m'est pas indifférent) ; cependant, si cette sympathie l'empêche de vérifier exactement de quoi il s'agit et si son unique désir est précisément de pousser Berlioz, qu'il le fasse, au nom du Ciel ! Mais si, par ce moyen, il a l'idée d'aplanir les voies pour moi, veuille, je te prie, mettre tout en œuvre pour lui révéler pleinement son erreur, lui démontrer nettement qu'il atteindra, précisément et uniquement, le résultat opposé. Si tu ne parviens pas à lui ouvrir les yeux, eh bien, ne fais, du moins, rien pour soutenir, de quelque façon, Liszt dans cette entreprise : cela ne servirait qu'à accroître la confusion dans son esprit et la démorali-sation dans ton propre cœur. Au contraire : sans froisser Liszt, cherche, tout au moins, à éclairer l'opinion publique sur ce point. Ainsi, tu accompliras le devoir qui t'incombe et, en même temps, tu garderas ta conscience pure.

Ne crois pas, non plus, que, par cette voie, Liszt me procurera les moyens de réalisation pour mes œuvres futures : ce n'est point dans l'assistance pécuniaire, mais bien dans l'assistance intellectuelle, que je les trouverai. J'ai exprimé explicitement à Liszt mes opinions sur ce sujet (à propos de « la fondation Gæthe ») : cette lettre n'a-t-elle produit aucune impression sur lui ? ou bien n'avez-vous point du tout lu *Opéra et Drame* ? Si tel est le cas, comment Liszt peut-il encore croire qu'il favorisera mes vues en poussant Berlioz ? Écris-moi donc nettement quel succès obtiennent mes écrits chez vous. Pareillement, au sujet du *Jeune Siegfried*, tu ne m'écris pas le moindre mot !

Adieu pour aujourd'hui. N'impose aucune réserve

à ta franchise, épargne ta santé, et aime toujours bien

ton

R. W.

Salut Joachim.

Paris, 18 janvier 1858.

Mon cher Hans,

Depuis deux jours je suis à Paris, si tu le veux, à moitié pour des affaires, à savoir : pressentir personnellement quelqu'un, qui s'est offert comme entremetteur, aux fins d'arriver à une représentation de *Tannhäuser* en français, et, en cas de réussite, m'assurer la propriété de cet opéra. Ce n'était pas urgent ; mais un motif extérieur bien-venu pour m'absenter momentanément de Zurich.

Malheureusement maints tracas sont venus m'assaillir : mes recettes de l'hiver, qui, précisément cette fois, auraient dû être très élevées, sont restées plus maigres que jamais et se réduisent jusqu'à présent aux seuls tantièmes de Berlin, car j'ai dû envoyer à Vienne un mandataire pour réclamer de l'argent à mon directeur de théâtre fortement endetté, dont le silence m'inquiète. Cette nouvelle crise financière me déprime et me décourage au plus haut point et j'emploie tous les moyens possibles, non seulement pour me donner un peu d'air (j'ai dû laisser ma femme dans une situation difficile et emprunter à Sulzer les fonds strictement indispensables pour le voyage à Paris), mais, de façon générale, pour empêcher, durant quelque temps, le retour de pareilles situations déshonorantes. J'ai maintenant offert *Tristan* aux Härtel : je ne sais pas encore s'ils accepteront mes propositions ; en tout cas, je ne puis réclamer d'eux aucune somme d'argent avant de leur avoir remis en mains tout au moins un acte de la partition. Je ne commencerai l'instrumentation qu'à mon retour (tu recevras alors par tranches la partition d'orchestre, pour, conformément à ta promesse, être en état de livrer promptement la transcription pour piano, que les Härtel, d'après ma proposition, auront à rémunérer particulièrement). Afin de me venir plus rapidement en aide, incité par les représentations imminentes de *Rienzi* à Dresde et à Weimar et par les exhortations de ma femme, j'ai songé à exploiter aussi cet opéra. Je viens d'écrire à Francfort, Breslau et Hambourg, pour décider les directeurs de ces théâtres à l'inscrire au répertoire et à le représenter dans le plus bref délai. Cependant, tout cela ne m'aidera pas aussi promptement qu'il m'est nécessaire et ne pourra réussir que si je trouvais un agent, auquel, moyennant